

**Zeitschrift:** Le pays du dimanche  
**Herausgeber:** Le pays du dimanche  
**Band:** 7 (1904)  
**Heft:** 11

**Artikel:** Maman la France  
**Autor:** Coz, Edmond  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-253762>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 13.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

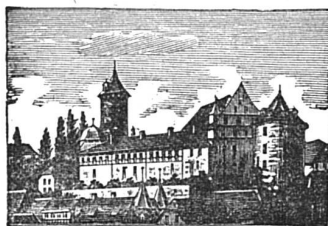
# LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\* \* POUR LA FAMILLE \* \*

PARAISSANT

A PORRENTRUUY



N° 11

Supplément du Dimanche 13 mars

1904

## Maman la France

Maman La France était une femme courageuse, veuve d'un brave soldat, tué pendant l'année terrible.

Chaque matin elle priaît d'un grand élan de cœur, et besognait ensuite, hardiment, sachant qu'il faut servir le bon Dieu dans l'action.

Et la besogne certes, ne manquait pas !

Quatre enfants à élever, fils de son fils, mort sous-officier, en se battant bravement aux colonies pour l'honneur du drapeau.

On l'appelait au village maman La France, tant elle portait fièrement le deuil de ses morts glorieux. Elles les aurait toujours pleurés avec de grands sanglots, si elle avait eu le temps de s'asseoir au bord de la route et crier sa douleur aux passants ! Mais elle avait mieux à faire, c'était d'élever les petiots pour qu'ils leur ressemblent !

Il lui convenait si bien, ce nom de maman La France, que la génération venue après la sienne ignorait qu'elle en eût un autre.

N'était-ce pas là un noble héritage ?

L'énergie, la volonté, mues par le sentiment du devoir, font accomplir de grandes choses dans de petites vies, mais les forces du corps défontent parfois avant celles de l'âme !

Peu à peu, une faiblesse envahit l'aïeule, ses membres s'engourdirent, sa vue baissa ; le soir, à la lueur de la lampe, elle cousait lentement, et le travail nécessaire à l'entretien des petiots, grandissant et élargissant, augmentait toujours !

Alors, les bonnes Sœurs de l'asile retirèrent Marc, Pierre et Jacques, afin de réparer les accrocs de la journée, avant qu'ils ne revinssent chez la grand'mère.

Jacques, l'aîné, un rude gars dont l'appétit devenait formidable, fut placé chez les frères de Mareuil ; il y apprenait un état. Dans trois ans il reviendrait et pourrait aider maman La France, jusqu'à ce qu'il soit soldat.

\* Soldat ! le cœur de l'aïeule bondissait à la pensée de voir son Jacques en uniforme ! Cet uniforme qui avait été le linceul des autres... Ce serait comme s'ils revenaient !

Revivre ! Mais n'étaient-ils pas bien plus heureux dans le ciel ?

Maman La France avait la juste et sublime confiance que ceux qui ont bien servi la patrie sont les mieux servis en paradis !

Comme elle serait fière de suspendre son vieux bras au jeune bras du soldat...

Hélas ! tous les jours, la maladie sourde, qui devançait la vieillesse, accomplissait son œuvre mauvaise...

Cette année, le champ de pommes de terre et le petit enclos de vigne ne donnèrent presque rien.

Il eût fallu qu'un journalier défrichât ferme.

Maman La France, ne pouvant plus travailler, n'avait pas de quoi le payer, et ses doigts s'endolorirent en vain sur le manche de la fourche, sans pouvoir atteindre la profondeur nécessaire pour ramener à la surface du sol la terre fécondée par le repos !

Alors, les bonnes Sœurs donnèrent, chaque matin, aux enfants, une écuelle de soupe, et le soir, trouvant un prétexte pour les ramener, tout en causant avec la grand-mère, l'aidaient aux ouvrages les plus fatigants.

Maman La France reprenait un peu de force à être ainsi soulagée. C'était beaucoup de penser que si elle venait à

mourir, ses petiots, seuls au monde, seraient protégés dans la vie.

Le curé, les Sœurs, les Frères de Mareuil, plus tard ! N'était-ce pas trois formes de la Providence ?

Aussi, quand le printemps revint, elle éprouva, comme les jeunes, un frémissement de joie, léger comme une aile d'oiseau qui vous effleure le front.

Elle regardait en souriant les pâquerettes tout épanouies au revers du fossé...

Mais voilà qu'un jour, un triste jour, où le soleil s'était caché sous les nuages, l'aïeule trébucha, et une potée d'eau bouillante qu'elle portait tomba sur son pauvre corps qui fut partout brûlé.

Les voisins accoururent, mais au premier cri de leur dernier marmot, tous la quittèrent.

Une des bonnes Sœurs vint la panser trois fois par jour, une autre passait la nuit, empêchant les enfants de faire du bruit.

Huit jours s'écoulèrent... La Sœur Angèle partit, emmenant les petiots à l'asile, mais à 10 heures, Sœur Laurence ne vint pas faire l'habituel pansement...

11 heures, midi... Enfin, la porte s'ouvre, les sabots heurtent les pavés, et à travers leurs larmes, avec des paroles entrecoupées, Pierre, Marc et Jean racontent qu'un homme, portant une grande cravate autour du corps, est venu renvoyer les Sœurs de l'asile, des gendarmes l'accompagnaient, l'un d'eux serrait les poings. Des soldats étaient rangés sur la place...

Des soldats !

Des soldats pour chasser les pauvres vierges qui élevaient les enfants sans mère et soignaient les aïeules !

Un grand déchirement se fit dans la poitrine de maman La France, elle se souleva, écartant les bandes de ouate huilées, et la double douleur lui arracha des cris rauques, parmi lesquels éclataient ces mots :

— Des soldats ! des soldats !

Oh ! la belle tombe, creusée hâtivement près des champs de bataille ! Oh ! le beau linceul que cet uniforme inondé de sang versé pour la patrie, et qui ne connaissait point de souillure ! Oh ! les glorieux morts endormis dans la foi et l'honneur !

Et Jacques ! elle avait tant rêvé de le voir soldat ! Ah ! qu'elle meure avant !

— Grand'mère, répondaient les petiots au cri indigné de l'aïeule, ils pleuraient ! et les Sœurs disaient : « Pauvres soldats ! » les plaignant plus qu'elles-mêmes.

Et elle, superbe, sous ses cheveux à peine blanchis encore, disait :

— Quand les soldats d'autrefois pleuraient, ils pleuraient des larmes de sang !

Elle retomba, épuisée par l'effort.

La fin arrivait, elle le sentait... Et les petits ?

Peut-être les Frères de Mareuil consentiraient-ils à les prendre ?

C'était là l'espoir....

Et une vision passe devant ses yeux : Jacques, un petit homme déjà fort, résolu... Et cependant elle lui voit les joues pâles, et des traces de larmes sous les yeux !...

La vision parle :

— Grand'mère, qu'as-tu ? On me renvoie chez toi... Hier, les Frères ont été expulsés !...

La vision, hélas ! c'est la réalité !

Le brouillard se dissipe devant le regard de la pauvre aïeule...

C'est l'ainé qui revient au logis sans feu et sans pain, avant d'avoir appris un métier !

Les mains de maman La France se joignent...

Au dehors, un grand bruit s'élève.

Jacques ouvre la porte, se glisse sur la route, puis, presque aussitôt, franchit le seuil et vient s'abattre contre le lit de la grand'mère.

— On emmène le curé parce qu'il a protesté quand on a chassé les Sœurs !... Ils disent qu'on le conduit en prison !

— Seigneur, quand ils le relâcheront, il sera trop tard !

L'aïeule, en murmurant ces mots, crispa ses mains croisées, poussa un grand cri dans lequel s'exhala son âme :

— Mon Dieu, ayez pitié de moi !

Au milieu du village consterné, passa le convoi funèbre, et maman La France, qui savait si bien honorer le bon Dieu, s'en alla au cimetière, entre deux croque-morts, sans prêtre et sans croix !

Jacques et les petiots étaient restés, les genoux dans la terre fraîchement remuée.

En se relevant, ils virent deux hommes qui les regardaient par dessus le mur très bas.

L'un d'eux, désignant à l'autre les petits fils de maman La France :

— Voici, dit-il, de la graine pour les maisons de correction ! Quatre bons soldats de moins pour la guerre de demain !

— Encore beaucoup d'autres abandonnés de la sorte, et, de la frontière à Paris, nous marcherons sur les fusils jetés pour la fuite.

La sueur perla au front de Jacques, la colère secouait ses membres, il s'approcha du mur, et, découvrant sa poitrine, montra un petit crucifix de cuivre qui s'y trouvait suspendu.

— C'est le Christ que j'ai recueilli de ses mains, tandis qu'on ensevelissait ma mère La France, dit-il. Si jamais on me l'arrache, il s'imprimera sur mon cœur, et mon sang, s'il coale, en ravivera l'empreinte.

Edmond COZ.

